Latin et vernaculaires dans l'Université du XVIII^e siècle / Latin and Vernacular Languages in the Eighteenth-Century University

Françoise Waquet

This article explores the linguistic uses of the eighteenth-century Western university. Firstly, it describes some situations and practices – public and private teaching, old and new subjects. Even if vernaculars were used, the eighteenth-century Western university remained profoundly Latin. One question is: what form of Latin was spoken and heard in universities? Answering this question illuminates the discourses explaining or legitimizing the linguistic choices that prevailed during this period. This allows a better understanding of the many reasons, linguistic as well as social, for justifying the use of Latin, opposing the vernacular, or adopting both Latin and the vernacular. The main argument for Latin was not its quality as the language of science; tradition and convenience played a more important role, as well as the decorum and prestige of the university and professorial functions. Examples are drawn from Italy, Sweden and France.

On lit à l'article 'Langue' de l'*Encyclopédie* (1765) : le latin est « d'une nécessité indispensable [...] tant pour la philosophie et la théologie que pour la jurisprudence et la médecine »¹. L'expression « nécessité indispensable » souligne avec le pléonasme d'insistance que, encore en plein XVIII^e siècle, théologiens, philosophes, juristes et médecins ne pouvaient pas faire l'économie du latin. Toutefois, ce texte qui est de l'ordre du constat n'éclaire guère sur les raisons de cette nécessité. Pourquoi des hommes de savoir ont-ils été amenés à ne pas utiliser leur langue ou une langue vernaculaire, mais le latin ? Répondre, comme on a pu le faire, que c'est parce que le latin était la langue de la science, est une explication purement verbale. D'autant que l'on voit des langues vernaculaires alors largement utilisées pour des ouvrages scientifiques. Avec cette dernière remarque, il est clair que le monde du savoir est un monde bilingue.

1 Nicolas Beauzée, article 'Langue' dans D'Alembert et Diderot, *Encyclopédie*, 19, p. 587.

À cet égard, l'université est apparue un bon observatoire donnant à voir des situations et des pratiques où les acteurs utilisent le latin et la langue vernaculaire. Je m'en tiendrai au XVIII^e siècle. C'est, à cet endroit, une période cruciale. La question de la langue du savoir se pose alors dans des termes bien plus contrastés que par le passé avec une opposition marquée entre le latin et les vernaculaires, et à terme la victoire écrasante des seconds. Ces changements majeurs et la nouvelle écologie linguistique qui en ressortit ont généralement été appréciés du côté des vainqueurs. Dans mon exposé, je procéderai à l'inverse des historiographies traditionnelles qui se sont attachées à suivre – et à célébrer – l'émergence, les progrès et le triomphe de la langue du pays : en effet je mettrai le focus sur le latin. Je m'arrêterai sur un certain nombre de situations et de pratiques afin de décrire les usages linguistiques du monde universitaire : en quelles circonstances et à quels effets employait-on l'une ou l'autre langue ? Quel latin s'écrivait et se faisait entendre dans les universités ? Les réponses à ces questions éclaireront les discours que les hommes du temps ont tenus afin d'expliciter ou de légitimer leurs choix linguistiques ; elles permettront de mieux comprendre les raisons multiples qui ont été invoquées pour justifier une utilisation du latin, pour refuser le passage au vernaculaire, ou pour se servir de deux langues.

Situations et pratiques

L'Université resta, pendant tout l'Ancien Régime, profondément latine². Partout en Europe, c'est en latin que les professeurs faisaient leurs leçons et c'est en latin que les étudiants soutenaient thèses et disputes. Les essais, faits ici et là, pour introduire la langue vernaculaire dans l'enseignement magistral tournèrent généralement court ; ils furent d'ailleurs peu nombreux et l'on cite toujours les mêmes – je pense à Thomasius qui enseigna en allemand à Halle en 1687 et d'ailleurs sans lendemain. Dans la plupart des cas (et ils sont peu nombreux), le vernaculaire ne fut adopté que pour des matières nouvelles ou des enseignements techniques. J'en donnerai deux exemples. En 1754, à Naples, Antonio Genovesi qui avait jusqu'alors enseigné en latin la métaphysique, puis l'éthique, prenait possession de la première chaire de commerce créée dans la péninsule ; c'est « en bonne langue italienne » qu'il fit désormais ses cours. À Valence, en Espagne, une exception fut faite à l'ordonnance royale de 1753 qui maintenait l'usage exclusif du latin dans l'université, en faveur des mathématiques et de la physique présentées comme de savoirs pratiques à l'intention

2 De façon générale, Waquet, *Le Latin ou l'empire d'un signe*, chap. 1.

de personnes se destinant à des métiers dans l'agriculture, l'industrie et le commerce. Autre cas de figure, lui aussi peu fréquent : des professeurs se partagent dans leurs cours entre latin et vernaculaire. À l'Académie de Lausanne, Jean-Pierre Crousaz qui enseigna la philosophie dans le deuxième quart du XVIII^e siècle alternait pour ses leçons latin et français ; son collègue Barbeyrac faisait en latin le cours de droit romain, en français ceux de droit naturel et d'histoire. Le règlement de 1788 disposa que les leçons de droit naturel se feraient en français ou en latin, que le français serait de rigueur pour la physique et l'histoire, que le professeur de philosophie enseignerait en français les mathématiques mais qu'il emploierait le latin pour la métaphysique et la logique. Ces situations, rares et tardives, ressortent d'autant plus que l'enseignement *ex cathedra* se donna généralement en latin, partout en Europe jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

Toutefois, des indices montrent une pénétration du vernaculaire qui ne remet pourtant pas en cause la préséance du latin. La leçon consistait (avec bien des nuances selon les lieux, les moments et les disciplines) en un commentaire d'un auteur canonique que le professeur dictait à partir d'un texte composé par ses soins ; elle était suivie par des explications. Des exemples montrent que le commentaire et la dictée étaient en latin, l'explication en langue vernaculaire ; ils donnent à voir un bilinguisme de fait. À Pise, le professeur faisait sa leçon et dictait en latin. Puis, il sortait dans la cour de l'université et, se tenant près d'une colonne (d'où l'expression *répétition à la colonne*), il passait au toscan pour résumer ce qu'il avait dit à l'heure précédente, pour répondre aux questions que les étudiants posaient et pour apporter les éclaircissements souhaités. À Naples, il existait une pratique similaire qui, de plus, avait été codifiée dans les statuts de l'université : le professeur, au terme de son cours, devait donner pendant une demi-heure des explications ; il descendait alors de la chaire et il abandonnait le latin pour le napolitain. Qu'en était-il ailleurs ? L'histoire des universités qui, depuis quelques années, s'attache moins exclusivement aux contenus de l'enseignement pour reconstruire les pratiques enseignantes, pourrait apporter ici des éclaircissements.

L'enseignement privé donne à voir une autre situation de bilinguisme dans le monde universitaire. Partout en Europe, des professeurs donnaient en marge de leur enseignement, des cours privés qui leur étaient directement payés par les étudiants. Cette modalité qui vaut pour toutes les disciplines n'a pas reçu une attention à sa mesure, et son histoire reste à écrire³. À Pise, ces leçons

3 Pour de premiers repères dans l'Europe des XVII^e–XVIII^e siècles, voir Waquet, *Parler comme un livre*, pp. 87–88 ; pour Amsterdam au XVII^e siècle, Van Miert, *Humanism in an Age of Science*, chap. 3.

qui se tenaient au domicile du professeur – d'où leurs noms *lezioni domestiche* ou *lezioni domiziliari* – se développèrent au point que les professeurs firent de moins en moins de leçons publiques. Dans les années 1740, les autorités intervinrent pour réglementer les choses, en fait, pour transférer l'enseignement public au domicile des professeurs. Ceux-ci furent alors explicitement tenus de suivre le schéma traditionnel de la leçon⁴. On peut penser que, pour le temps de l'explication, ils en restèrent à la langue vernaculaire ; on peut aussi penser qu'alors que ces leçons chez le professeur étaient moins formelles que les leçons à la Sapienza des professeurs sont à l'occasion passés à l'italien pour la première partie de leur cours. Des études manquent ici pour apprécier la part de l'une et l'autre langue. Alors que l'exemple pisan laisse entendre que le professeur avait une plus grande liberté dans l'usage linguistique, il est possible qu'il ait volontiers employé sa langue tant pour sa propre commodité que pour mieux faire comprendre tel ou tel point à ses étudiants. Cela ressort clairement de la situation qui existait dans les années 1770 à l'université de Padoue. De l'avis unanime des professeurs, seul le dixième des étudiants (30 sur 300) comprenait « moyennement » le latin ; le salut, venait pour le plus grand nombre, de l'école privée où ils allaient, après la leçon, écouter l'explication⁵. Ajoutons que le climat de plus grande familiarité qui s'établissait dans l'enseignement privé a pu porter à un abandon plus grand du latin au profit de la langue de tous les jours.

Alors que l'enseignement *ex cathedra* se donnait majoritairement en latin, une question se pose : quel latin les professeurs parlaient-ils ? Des exemples montrent que la performance fût loin d'être toujours excellente, que le latin parlé dans les universités n'était pas toujours d'une fluidité et d'une pureté cicéroniennes, que la langue vernaculaire n'était pas sans colorer le discours. Les documents gardant la trace d'un latin parlé sont plutôt rares ; aussi le témoignage laissé par Giambattista Morgagni (1682–1771) sur des cours qu'il entendit à Padoue en 1707 a tout son prix. Morgagni, qui quelques années plus tard devint une figure majeure de la science médicale (il est considéré comme le fondateur de l'anatomie pathologique), était alors un jeune médecin de talent à la recherche d'un poste. Il s'était rendu à Padoue où il comptait des amis pour explorer les possibilités qu'il y avait d'obtenir une chaire. Il profita de ce séjour pour aller écouter des professeurs et il a laissé une longue relation de ce qu'il entendit. Je ne m'arrêterai pas ici sur les informations que l'on peut en

4 Marangoni, 'Lo Studio di Pisa', pp. 153–202. Cet article est, à ma connaissance, le seul qui pour le XVIII^e siècle, affronte directement le sujet, ici à partir de l'exemple pisan.

5 Bernardinis, 'Una riforma di due secoli fa', pp. 355 et 357. La remarque, faite par Gozzi, date de 1771.

tirer quant aux diverses tendances – traditionnelles et modernes – qui étaient alors représentées à l'université de Padoue. Je m'en tiendrai aux observations nombreuses que Morgagni fit sur le latin que parlaient les professeurs qu'il entendit. Tous faisaient leurs cours en latin, mais la performance était inégale. Même les meilleurs latinistes étaient loin de manier un latin impeccable, ne serait-ce que parce qu'ils commettaient des fautes d'accent et qu'ils se trompaient sur la quantité des voyelles. La plupart d'entre eux « trébuchaient » dans le latin, et certains plus que d'autres. La palme reviendrait ici au professeur de logique Albanio Albanese à propos duquel Morgagni notait : « il mêlait au fil de la leçon bien des mots italiens, comme *perché ? per che causa, mò, ma, questo è infallibile*, aux mots latins dans lesquels il se trompait parfois »⁶. Déjà, un demi siècle plus tôt, un voyageur danois, de passage à Padoue, avait noté dans son journal : « Presque aucun professeur [...] ne parlait latin sans faire de solécismes » et il avait remarqué que le professeur d'anatomie Pietro Marchetti mêlait des mots italiens à son latin⁷.

Les disputes et les soutenances de thèse offrent un autre lieu d'observation de la langue parlée. Au XVII^e siècle déjà, la Sorbonne ne résonnait pas en ces occasions d'un latin tout pur. La réaction de Casaubon est éloquente : « s'étant trouvé à une thèse [...], il y entendit disputer fort et ferme, mais dans un langage si barbare et si peu intelligible pour lui qu'il ne pût s'empêcher de dire en sortant de la salle : je n'ai jamais ouï tant de latin sans l'entendre »⁸. En 1676, Locke qui assista à une dispute à l'université de Montpellier notait dans son journal : « Beaucoup de français, un latin laborieux, peu de logique et peu de raison »⁹.

Les prononciations nationales colorèrent encore ce latin qui se faisait entendre dans les universités. Alors que chaque nation pensait que sa prononciation du latin était la bonne, le latin parlé ici et là se ressentait grandement de l'origine des locuteurs. Il ne manque pas d'épisodes, souvent ridicules et cocasses, montrant l'incompréhension entre des hommes parlant pourtant une même langue. Ils traduisent aussi une situation langagière où la langue vernaculaire transparaissait dans le latin. Archibald Pitcairn, qui enseigna la médecine à Leyde à la fin du XVII^e siècle, ne put se départir d'un fort accent écossais qui le rendait peu intelligible¹⁰. Les choses étaient moins visibles

6 Ongaro, 'Morgagni uditore a Padova', p. 358.

7 Borch, *Itinerarium*, 1660–1665, t. II, p. 228.

8 Ménage, *Menagiana* [1694], t. II, p. 17.

9 *Locke's Travels in France 1675–1679*, pp. 50 (cit.) et 53 (autre exemple).

10 D'après deux lettres de Theodorus Johannes van Almelooven à Johann Reiske et à Heinrich Meibom, 17 et 18 décembre 1691 (Utrecht, Bibliothèque de l'Université, ms. 995 III 6K12, fol. 67–68 et 69–70).

et moins gênantes au sein d'une même aire linguistique : il n'en reste pas moins que l'influence du vernaculaire s'exerçait également. Des fautes de prononciation relevées par Morgagni s'expliquent par la contamination d'un mot italien quasiment similaire.

Les thèses et autres écrits universitaires sont un indice supplémentaire d'une situation de bilinguisme. Des thèses soutenues en Suède dans les années 1610–1720 attestent non seulement de l'invention de néologismes pour dire des réalités nouvelles, mais encore de l'élaboration d'un jargon universitaire latin : des mots reviennent fréquemment, voire sont en vogue, mots qui, s'ils existaient bien sous l'Antiquité, étaient d'un emploi rare ou avaient un sens différent. De plus, on y relève nombre de constructions non classiques qui sont en fait des calques de la langue vernaculaire¹¹. Le même défaut se note dans le latin d'auteurs d'une autre envergure. Selon le philologue Gilles Ménage – son témoignage date de la fin du XVII^e siècle –, la plupart des écrits des savants, ses contemporains, étaient « pleins de gallicismes, de teutonismes, d'anglicismes et de tous les autres idiomes européens »¹².

À considérer le monde universitaire, il convient donc de parler de latins au pluriel plutôt que d'un latin, comme l'a souligné Piero Del Negro dans un article sur les langages de la didactique à Padoue au XVIII^e siècle : le tableau qu'il trace donne à voir, pour la langue ancienne, toute la gamme de pratiques existant entre « une pure langue latine » et un « latin ordinaire » ; il montre aussi la part de l'italien et des dialectes qui se faisaient entendre dans les murs de l'université¹³.

Discours

Alors que le monde universitaire apparaît fortement coloré par les langues vernaculaires, on se demandera pourquoi à cette date haute du XVIII^e siècle, il en est resté officiellement au latin. On se le demandera d'autant plus qu'écrire en latin ne semble pas avoir été toujours aisé de l'aveu même des contemporains. Je citerai le témoignage de deux professeurs de médecine qui pourtant dans leurs cours firent preuve d'une assez bonne, voire d'une bonne latinité. Antonio Vallisneri, un de ces professeurs que Morgagni entendit à Padoue, déplorait en des termes imagés : à quoi bon « se casser la tête » sur une langue

11 Benner et Tengström, *On the Interpretation of Learned Neo-Latin*; Helander, *Neo-Latin Literature in Sweden*, pp. 65 et suivantes, avec pour des exemples de jargon universitaire, pp. 94–97, 99, 111, 117–18, 121–22, 127, 132, 142–43, 158–59, 162–63, 166–67, 170–72.

12 Ménage, *Menagiana* [1693], pp. 196–97.

13 Del Negro, 'Pura favella latina', pp. 121–40.

morte¹⁴ ? Lazzaro Spallanzani qui, enseigna à Pavie dans la deuxième moitié du siècle, soulignait les difficultés qu'il y avait à utiliser le latin et il précisait : « Il est pour nous incomparablement plus facile de s'exprimer avec clarté, précision et élégance dans la langue que nous parlons, vu la familiarité que nous avons avec elle, que dans la langue latine dont on ne peut, parce qu'elle est morte, saisir aussi facilement la force, le goût et les grâces »¹⁵.

Un pays encore latin

En dépit de protestations qui se font entendre tout au long du XVIII^e siècle contre la difficulté à manier la langue ancienne, l'université resta le pays latin. Peut-être d'abord parce que le latin y était « naturel » aux professeurs qui y enseignaient. Depuis les premiers apprentissages, ces hommes avaient baigné dans du latin. Rappelons qu'en Italie et en France les petits enfants apprenaient à lire sur des textes en latin et que, dans ces pays comme ailleurs, l'enseignement au collège se donnait très largement en latin. Par la suite, ces hommes avaient fait en latin le plus gros de leurs lectures et c'est en latin qu'ils avaient acquis et continuaient d'acquérir des pans entiers de leur savoir. On ajoutera ici que le latin ne fut pas seulement le conservatoire de la tradition, mais qu'il fut aussi la langue dans laquelle parurent des œuvres emblématiques de la modernité, voire dans laquelle une science, la botanique, se constitua. L'influence exercée par tous les ouvrages – anciens et modernes – qui parurent en latin joua assurément dans le maintien de cette langue. De plus, les concepts qu'ils véhiculaient n'étaient pas toujours aisément traduisibles dans les vernaculaires alors qu'ils étaient parfaitement clairs pour les doctes qui avaient à les manier. En fait, ces hommes étaient plus entraînés au latin qu'à leur langue maternelle. Rollin, chancelier de l'université de Paris, s'excusait pour la qualité de son français dans son *Traité des études* (1726) ; il aurait mieux fait d'écrire en latin, expliquant qu'il « avait plus d'usage en cette dernière langue, à laquelle il a employé une partie de sa vie, que de la langue française »¹⁶.

14 Altieri Biaggi, 'Lingua della scienza', p. 447.

15 Spallanzani, *Edizione nazionale delle opere. Parte prima: Carteggi. Volume quarto*, p. 245 (lettre du 20 juillet 1770 à Girolamo Ferri qui publia l'année suivante un écrit où il exhortait les savants à conserver l'usage du latin dans leurs écrits scientifiques). Sur le latin « courant, limpide et élégant » que Spallanzani parlait pendant ses cours, voir *Parte seconda. Lezioni : Scritti letterari*, t. II, p. 288.

16 Cité d'après Gusdorf, *Les Sciences humaines*, p. 304.

Par ailleurs, la connaissance des langues étrangères était limitée – rares, par exemple, sont en Italie les savants connaissant l'anglais¹⁷. Une telle situation linguistique faisait encore le jeu du latin. Et elle jouait à l'échelle européenne. D'où ces traductions en latin qui continuèrent à paraître pendant tout le siècle. Bien plus, dans un monde où se multipliaient les écrits savants dans les vernaculaires, le latin en vint à être considéré comme un ultime recours. Ce problème n'était pas nouveau : il avait été perçu au XVII^e siècle par un Mersenne ; il était désormais crucial. D'Alembert qui, dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, approuvait l'usage d'écrire dans sa langue, notait « l'inconvénient » qui en résultait, un inconvénient, qui, prévoyait-il, allait encore augmenter. Et il poursuivait : « Ainsi, avant la fin du XVIII^e siècle, un philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit langues différentes ; et, après avoir consumé à les apprendre le temps le plus précieux de sa vie, il mourra avant de commencer à s'instruire. L'usage de la langue latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matières de goût, ne pourrait être que très utile dans les ouvrages de philosophie, dont la clarté et la précision doivent faire tout le mérite, et qui n'ont besoin que d'une langue universelle et de convention »¹⁸. Enfin, la vie professionnelle faisait encore une part notable au latin. Vallisneri que j'ai mentionné comme professeur d'université était aussi un médecin qui, tout partisan du vernaculaire qu'il fût, rédigea toujours ses consultations en latin, comme d'ailleurs tous ses confrères¹⁹.

Dignité et aptitude

À ces raisons qui plaident assez généralement pour un usage du latin, s'en ajoutent d'autres qui sont particulières à une aire géographique donnée. Tous les vernaculaires n'étaient pas alors aptes véhiculer le savoir. Il y a des différences notables dans l'Europe linguistique du temps. L'italien et le français avaient conquis leur dignité littéraire, depuis plusieurs siècles pour l'italien. Il n'en allait pas de même au début du XVIII^e siècle pour l'allemand, et,

17 Une étude d'ensemble sur le sujet fait défaut et l'on ne peut se fonder que sur des exemples relevés ici et là. L'anglais ou l'allemand, par exemple, étaient fort peu connus en dehors des territoires mêmes où ils étaient parlés. Une grande partie de la réputation du savant florentin Anton Maria Salvini tint à sa connaissance de ces deux langues (Paoli, 'Anton Maria Salvini (1653–1729)', pp. 505, 518, 527). Muratori abandonna vite un apprentissage peu fructueux de l'anglais (*Epistolario*, t. VI, pp. 2585, 2643, t. VII, p. 2756 [lettres à G. Riva, 24 octobre 1726, 29 mai 1727, 1^{er} avril 1728], p. 2934 [lettre à G.G. Zamboni, 7 septembre 1730]).

18 Cité d'après l'édition donnée par F. Picavet, pp. 113–14.

19 Altieri Biaggi, 'Lingua della scienza', p. 447.

pendant toute la période qui nous intéresse ici, le suédois ne fut jamais considéré comme une langue de culture. Lorsqu'au début du XVIII^e siècle, on suggéra à l'université d'Uppsala que quelques cours pourraient être faits en suédois, les professeurs s'y opposèrent vivement. Leur réaction ne doit pas être rapporté à un conservatisme de principe. Leur raison principale était qu'il leur serait plus difficile de faire un cours en suédois et de trouver pour toutes les réalités dont ils avaient à traiter l'équivalent en vernaculaire d'un latin qui disait parfaitement et facilement ce qu'ils avaient à dire²⁰. Cela ressort d'ailleurs de la comparaison qu'a faite Hans Helander entre des écrits en latin et des écrits en suédois qui furent produits à l'université d'Uppsala. Le parallèle tourne toujours à l'avantage du texte latin, « stylistiquement raffiné et exquis, caractérisé par de la facilité et de l'élégance » ; les écrits en suédois, eux, témoignent de « la lutte de l'auteur avec sa langue maternelle récalcitrante »²¹. Pour Linné et ses collègues suédois, le latin s'imposait.

Honnêteté et convenance

Des raisons sociales ont aussi contribué à la permanence du latin dans le monde savant en général et universitaire en particulier. Le latin fut utilisé pour dire des réalités qui auraient pu être offensantes. Cette fonction d'euphémisation qui n'était pas nouvelle, trouva une justification supplémentaire avec l'utilisation croissante des vernaculaires. Elle rend compte d'un emploi du latin dans les polémiques. Celles-ci constituent une dimension d'un monde savant volontiers prompt à s'enflammer et elles y eurent parfois une violence aujourd'hui inconnue²². Le latin a été utilisé pour dire des choses que l'honnêteté ne permettait pas de dire. Ce que Pierre Bayle explicitait quand il écrivait que les injures lancées en latin étaient moins offensantes qu'en français car « l'emportement est moins blâmable en latin qu'en vulgaire »²³.

L'argument de la convenance fut encore invoqué pour maintenir le latin dans l'enseignement universitaire. Il se donne à voir, par exemple, dans la politique linguistique de l'université de Valladolid. Alors que comme dans l'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les réformes promouvaient l'emploi du castillan, il fut décidé que, pour « des raisons de pudeur », la médecine, l'anatomie et la chirurgie continueraient à être enseignées en latin²⁴.

20 Helander, *Neo-Latin Literature in Sweden*, p. 19.

21 *Ibid.*, pp. 18–19.

22 Je renvoie à mon article 'La République des Lettres : un univers de conflits'.

23 Bayle, *Nouvelles lettres*, pp. 168–70 (cit. : p. 168).

24 Torremocha Hernandez, *Ser estudiante en el siglo XVIII*, p. 97.

Le latin permettait aussi de dire des choses qui auraient pu entraîner de fâcheuses conséquences et il fonctionna alors comme autorisant un débat relativement libre. Le théologien luthérien Johann Lorenz von Mosheim souligna dans un texte de 1744 (préface à la 2^e édition de l'*Antibarbarus* de Noltenius) cet avantage : des questions difficiles et sensibles de nature philosophique, scientifique ou religieuse pouvaient être discutées en latin dans la sphère savante sans aucun danger, alors que la discussion des mêmes sujets dans la langue vernaculaire était lourde de risques en répandant des idées chez un peuple peu éduqué qui les comprendrait mal, les déformerait et en ferait un mauvais usage. Cet avantage que Mosheim explicitait, on le voit à l'œuvre dans la Suède universitaire des XVII^e et XVIII^e siècles. Ainsi, lorsque Peter Forsskål, un élève de Linné, voulut donner une version suédoise de sa thèse *De libertate civili* (1759), les autorités s'y opposèrent : il est vrai, reconnurent-elles, que des idées similaires se trouvaient chez d'autres auteurs, mais ceux-ci avaient été assez sages de les publier en latin²⁵.

Plus important : le latin fut identifié à la dignité même des fonctions professorales. Être professeur et parler latin étaient une seule et même chose ; de sorte que toucher au latin c'était remettre en cause la dignité d'une profession. Cela est parfaitement explicité dans les débats fort vifs qui eurent lieu à Padoue dans les années 1760 et suivantes quand circulèrent des projets de réformes visant à développer la part du vernaculaire dans l'enseignement. Les défenseurs du latin se manifestèrent et, à l'appui de leur position, ils avancèrent des raisons qui ne relevaient pas toutes de l'ordre intellectuel ou linguistique. Pour comprendre pleinement leur argumentation, rappelons qu'à Padoue, les professeurs donnaient, à côté de leur enseignement public, généralement dans les bâtiments de l'université, un enseignement privé qui était parfaitement autorisé, et il le donnait généralement chez eux. Il arriva que l'enseignement public fut dans l'ordre intellectuel de moindre conséquence que l'enseignement privé et qu'il eut d'abord un rôle social, servant le prestige de l'Université et de ses membres. Ce qui comptait alors le plus dans l'enseignement en chaire dit *ad pompam* était la performance oratoire du professeur qui, précisons-le, devait faire son cours en latin et sans notes. Les réformes qui visaient à introduire le vernaculaire dans l'enseignement public suscitèrent une réaction violente des défenseurs du latin qui remontrèrent que c'eût été déroger au décorum de l'Université et de la profession que de parler *ex cathedra* « en habit professoral, le même dialecte que celui que parlait le bas peuple ». Au fil des réformes et des contre-réformes, on en arriva à consacrer un bilinguisme qui non seulement laissa au latin la part majeure dans certains enseignements, mais encore

25 Helander, *Neo-Latin Literature in Sweden*, pp. 25–29.

lui conserva le beau rôle, comme il ressort des quelques exemples suivants. Il fut décidé que le professeur parlerait latin dans ses cours, mais que les étudiants, eux, utiliseraient l'italien pour leurs examens. Il fut aussi établi que la plupart des professeurs devaient faire un cours en chaire en latin suivi d'une explication donnée aux étudiants, qui, elle, pouvait être en italien – ce qu'un professeur énonça ainsi : « le même professeur doit après la leçon publique depuis la chaire, faire une école privée à ras de terre, comme s'il descendait de cheval et devenait piéton ». La dignité attachée à la langue ancienne devait être bien forte pour qu'en 1797 le professeur de médecine Leopoldo Caldani, qui avait été chargé du discours d'ouverture de l'année universitaire, renonça à la toge pour un habit noir plus conforme au nouvel ordre politique, mais parla en latin²⁶.

De multiples raisons furent donc invoquées tout au long du XVIII^e siècle pour maintenir au latin une place dans l'université où les vernaculaires pénétraient en de multiples façons. La qualité du latin comme langue de la science n'est pas le principal argument, loin de là. Ajoutons que dans cette apologétique on fit feu de tout bois. Pour en rester à Padoue, on voit dans les années 1770 les défenseurs du latin mettre en avant l'universalité du latin et le caractère international qu'il garantissait à leur université ; peu importe que la population étudiante fut alors composée à 95% de sujets de la République de Venise et que le reste fut, pour la plupart, de langue italienne²⁷. Enfin, ici comme ailleurs, jouèrent l'intime conviction et le conservatisme pour affirmer que le latin était la langue par excellence de l'université ; elle ressort d'une lettre écrite dans le contexte des polémiques padouanes où se lit cette affirmation péremptoire : « on a enseigné, on enseigne, et, j'ose dire, on enseignera toujours en latin »²⁸.

26 Del Negro, 'Pura favella latina', *passim* et pour les situations indiquées, successivement, pp. 136–37, 134.

27 *Ibid.*, p. 131.

28 *Ibid.*, p. 135.